Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (1983)

Heft: 3

Buchbesprechung: Compte rendu bibliographique

Autor: Bonzon, Sylvie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

COMPTE RENDU BIBLIOGRAPHIQUE

Michel CORNU, *Existence et Séparation,* Lausanne, L'Age d'Homme, 1981, 329 p.

Dans les dernières pages de la thèse qu'il avait publiée en 1972[1], Michel Cornu écrivait: «Face au danger que représente une *certaine conception* des sciences humaines (nous ne disons pas les sciences humaines mais une certaine conception seulement) de dissoudre l'homme, il est utile de revenir à Kierkegaard» (K. p. 289). L'opposition du penseur danois à la philosophie hégélienne du système lui paraissait pouvoir être reprise aujourd'hui, pratiquée comme «correctif» (K. p. 291) des prétentions de ceux qui voient dans les sciences humaines un moyen de «ramener, sous un même principe d'identité, la multiplicité complexe des qualités existentielles» (ibid.), intention où il décelait «sous les apparences d'une technique de lucidité, une source d'aveuglement, la tentative angoissée de ne pas se laisser mettre en question par une existence irréductible à la généralité» (ibid.).

Existence et Séparation[2], me paraît s'inscrire très clairement dans la ligne de ce projet; la philosophie existentielle y est pratiquée dans un constant affrontement aux divers discours «idéologiques» qui, à tant le situer dans des réseaux explicatifs, risquent d'effacer l'individu. Non qu'il s'agisse d'une philosophie «kierkegaardienne» qui répéterait (au sens non kierkegaardien du terme!) une démarche déjà faite en l'appliquant à notre temps: «S'approprier le message, voilà la garantie qu'on l'a compris» (K. p. 280); c'est d'une telle appropriation que naît *Existence et Séparation*, prise en charge de cette «responsabilité existentielle» à laquelle Kierkegaard appelle selon Michel Cornu (K. p. 280. Cf. ES. p. 83).

Le livre s'ouvre sur des aphorismes, après un «avertissement» qui, loin d'en indiquer quelque «bon usage» invite plutôt le lecteur à «trouver sa propre méthode de lecture» (p. 7).[3] Disons seulement deux choses à leur sujet. D'abord, ils m'ont paru habités d'une ironie où je verrais volontiers la force même qui porte le désespoir à la parole. Citons l'un d'eux: «Au jour le jour, je notais mes impressions comme autant de points de repère. J'ai eu moins de chance que le Petit Poucet: en les semant, j'ai tourné en rond dans le brouillard. J'ignore si l'ogre m'a trouvé» (p. 10). L'ironie permet, pourrait-on peut-être dire, le dépassement du désespoir sans en être la négation; elle introduit la distance sans laquelle il ne serait ni dicible ni susceptible du moindre sens, mais elle le fait en montrant sa propre opération, retenant par là même le désespoir à sa place, rendant manifeste l'illusion de son dépassement. A ce titre elle est peut-être l'indice d'une pensée qui *pratique* la séparation en même temps qu'elle en fait son objet,

[1] *Kierkegaard et la communication de l'existence*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1972. Cité K.

[2] Cité ES.

[3] Désormais les citations renvoient toutes à ES.

trait du livre de Michel Cornu sur lequel j'aurai à revenir. «Dans la mesure où nous ne nous consolons pas du mal et de la souffrance, de la mort et de la liquidation de l'individu, une philosophie existentielle est peut-être posssible» (p. 28). L'ironie n'est-elle pas le signe même de ce paradoxe par lequel l'auteur nous dit la condition, pour lui, de la philosophie? Non seulement celle-ci n'est ni consolation, ni réparation, ni résignation, mais elle n'est possible que «dans la mesure où nous ne nous consolons pas...», tirant étrangement tout son être de ce «ne... pas»: c'est dans notre refus de toute consolation qu'elle s'origine, encore que «refus» dise trop, désigne mal un «acte» dont la formulation purement négative de Michel Cornu rend bien mieux compte.

Par ailleurs, commencer un ouvrage intitulé *Existence et Séparation* par des aphorismes est une bonne façon de défaire d'avance ce que le livre, parce que livre, aura de nécessairement «complet», «clos», cette «totalité» enserrée entre un Avant-Propos et une Conclusion. Ici encore, c'est qu'il faut que la «séparation» soit pratiquée, sans quoi le discours qui en parle en viendrait bien vite à la détruire. Et les aphorismes la pratiquent à un double titre, au moins: ils sont dans le livre et pourtant à part, en hors-texte; surtout, ils sont «éparpillés», ce sont des «miettes» (p. 7) et tenter de les rassembler en un tout ordonné ne serait pas seulement vain, ce serait un contresens. A l'entrée du livre, ils en signalent le propos, «montrent» la séparation au lecteur comme le ferait un tableau; irréductibles à tout résumé, à toute synthèse, même à tout parcours unifiant, ils sont par là image de l'existence telle que Michel Cornu veut la penser et avertissent lecteur — et auteur — d'avoir à se garder de l'illusion totalisante, ombre portée par l'œuvre, effet inévitable mais auquel ils nous invitent à résister.

Le projet que j'ai ainsi tenté d'indiquer, à l'aide en particulier du moment des aphorismes, Michel Cornu en conduit la réalisation en deux grandes parties: *De l'Existant et de la Philosophie existentielle* et *De la Séparation existentielle*. Je serais, quant à moi, tentée d'y lire trois moments principaux, qui font apparaître la «séparation» d'abord comme ce qui «fait la différence» entre la philosophie existentielle voulue par Michel Cornu et les philosophies qui, à partir de Kierkegaard, sont considérées comme des «philosophies de l'existence» (Première partie), puis comme notion à distinguer d'autres qui en sont proches (Deuxième partie, chap. I-II), et enfin comme notion productive d'une pensée de l'existant dans sa relation à lui-même, à autrui et à la société (Deuxième partie, chap. III-X).

«Certaines voies sont barrées à la recherche d'une possible pensée existentielle, aujourd'hui» (p. 83) écrit Michel Cornu dans le chapitre qui clôt sa première partie; sa philosophie ne sera ni «une philosophie du sujet ou de la conscience» (p. 83), ni une Weltanschauung (p. 85), ni une anthropologie (p. 85); pour elle «l'existant se découvre dans la faille et, à exister, se persuade que cette faille reste insurmontable»; la conscience de cette «faille» exclut que la philosophie existentielle de Michel Cornu se pose en quête de fondement, d'origine, mais aussi qu'elle vise à quelque repli sur l'intériorité: «Séjourner dans la seule demeure de l'intériorité, c'est encore vouloir bâtir l'unité et chercher l'identité» (p. 87). Cette philosophie, et ici nous saisissons plus particulièrement ce que j'ai appelé plus haut la «productivité» de la notion de séparation, sera une philosophie sociale: «Tenir ferme sur l'existant [...] signifie tenir non moins ferme sur la société» (p. 88); ce sera une philosophie dialectique, dans l'élaboration de laquelle Michel Cornu marque clairement sa dette à l'égard des philosophes de l'Ecole de Francfort, en particulier de Th. W. Adorno. Enfin — et ceci encore dans la ligne ouverte par Adorno — ce sera une philosophie critique, et à ce titre

une pratique: «Penser l'existant est déjà un acte pratique; en tant que théorie, qu'exercice critique, la philosophie existentielle est un moment de la pratique» (p. 97).

Après avoir ainsi caractérisé sa conception de la philosophie existentielle à travers un parcours critique d'autres «existentialismes», Michel Cornu s'efforce de préciser les contours de sa notion de «séparation»: «C'est par rapprochements successifs et distinctions avec d'autres notions voisines, voire apparentées, que sera progressivement cernée la notion de séparation et ce qu'elle recouvre» (p. 102). Il propose d'abord des exemples de philosophies qui ont selon lui tenté le «dépassement» de la séparation (Platon, Marx, etc.) et auxquelles il oppose la conception judaïque, pour laquelle «la séparation n'est pas d'abord un mal» (p. 111), puis confronte séparation et finitude, séparation et désir, séparation et aliénation.

Sur cette partie de l'ouvrage de Michel Cornu, je ferais quelques réserves; l'auteur s'y montre si soucieux d'une information sérieuse et qui n'omette si possible aucun de ceux dont le propos s'apparente au sien que le lecteur peine quelque peu à le suivre, impatient de découvrir la pensée propre de celui qu'il lit! De plus, l'inévitable brièveté de tous ces rappels d'autres philosophes les rend parfois peu éclairants pour qui ne connaîtrait pas par ailleurs leur pensée, et «noie» quelque peu le lecteur par souci d'honnêteté.

Toutefois l'intention de cette partie me paraît mettre en évidence un trait important des œuvres philosophiques: lorsqu'un auteur choisit de privilégier une nouvelle notion (ici celle de «séparation», qui passe, pourrait-on dire, au statut de «notion philosophique» dans l'ouvrage de Michel Cornu), ce n'est pas qu'un nouvel objet, un nouvelle idée lui soit en quelque sorte apparu, référent pour lequel il faudrait «inventer» un signifiant. C'est bien plutôt la notion elle-même, prise dans le langage usuel et choisie plus ou moins empiriquement, qui délimite peu à peu son objet, précise ce qu'elle veut dire par une opération de différenciation dans le dialogue avec d'autres œuvres; elle crée en quelque sorte son propre champ en se faisant sa place dans un ensemble de termes proches qui s'en trouvent ainsi réorganisés et autrement délimités.

Au cours de ce que j'ai appelé un troisième moment dans le livre de Michel Cornu, nous voyons la notion de séparation à l'œuvre. Elle manifeste alors sa fécondité: elle permet une lecture critique de l'existence, faisant fonction de «discriminant» entre nos conduites selon que celles-ci sont le fruit de notre acceptation ou de notre refus de notre condition d'êtres séparés. En d'autres termes nous pourrions dire encore que la «séparation» fonctionne ici comme principe heuristique. Ainsi la reconnaissance de la séparation comme «tâche» (p. 149) apparaît comme la condition d'une juste relation à autrui et à moi-même, sa négation conduisant aux différents échecs de celle-ci (Deuxième partie, chap. III); son bon usage permet le respect du secret, et donne à l'aveu, à la fidélité, au pardon, à la pudeur, à l'ironie et à l'humour leur vrai sens. Je relèverais en particulier la finesse des analyses auxquelles l'attention à la séparation, aux diverses attitudes qu'elle suscite, conduit Michel Cornu dans ce 4e chapitre de sa Deuxième partie. Dans le 5e chapitre apparaît le thème du jeu: «L'ambivalence et l'ambiguïté du jeu, lié au tragique, à la mort, mais aussi à la liberté, au plaisir, ouvre le regard sur l'ambivalence et l'ambiguïté de la séparation» (p. 192). Il y a en effet, à l'intérieur même de la séparation «positive», une dialectique «qui la met sans cesse en confrontation avec la séparation vécue comme refus, avec la non-séparation; tout comme avec la séparation négative» (p. 193). C'est cette dialectique que Michel Cornu fait apparaître dans ses chapitres sur la «Mort-

Séparation» (Deuxième partie, chap. VI), et sur «Séparation, Morale et Tragique» (id. chap. VII).

Enfin les trois derniers chapitres: «Séparation et Politique», «Séparation et Idéologie», «La Séparation face à la Technique comme Système», exercent plus particulièrement cette fonction critique dont j'ai dit plus haut qu'elle est, pour Michel Cornu, un aspect essentiel de sa philosophie. La reconnaissance de la séparation, la pratique d'une relation à autrui dans le respect, dans l'exigence même de sa fondamentale altérité sont pour lui le seul moyen de défense contre les totalisations; il souligne la menace de ces différents systèmes, après d'autres certes, mais porté aussi par la force de signification de la notion de «séparation» telle que son ouvrage l'a jusque-là élaborée.

Et c'est finalement à l'espérance qu'ouvre la reconnaissance sans esquive de la séparation; échappant à la tentation du système, une philosophie existentielle enracinée dans la séparation, vivant celle-ci comme expérience fondatrice et à la fois comme tâche infinie, reste séparée, absolument, de la foi. «La foi seule serait en mesure d'esquisser une réponse, un début de réponse positive à la question eschatologique» (p. 314). Répondre philosophiquement serait dénégation finale de la séparation à l'intérieur de laquelle il s'agit, pour Michel Cornu, de penser; mais parce qu'elle vit de sa reconnaissance de la séparation, une telle philosophie permet l'espérance, vit celle-ci non comme «compensation», «détachement terrestre» ou «résignation» mais comme «confrontation dans la séparation, de la transcendance avec l'immanence» (p. 318).

Une fois encore, nous saisissons l'effet produit par cette notion de séparation élaborée et mise en œuvre par Michel Cornu tout au long de son livre: ce n'est pas une description plus adéquate de l'existence qu'il nous propose, mais c'est plutôt, par la pratique de la séparation reconnue comme tâche, une issue qu'il ouvre, un cheminement qu'il trace dans une existence orientée autrement.

Sylvie Bonzon.